

# Henry David Thoreau

par Marie Berthoumieu et Laura El Makki

INÉDIT



folio  
biographies



FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE



# Henry David Thoreau

par

Marie Berthoumieu

et

Laura El Makki

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture :

*Thoreau en 1856, par Benjamin D. Maxham. Photo © National Portrait Gallery Smithsonian, 2014 / Art Resource / Scala (détail).  
L'étang de Walden. Photo © Bridgeman Images / New York Public Library (détail).*

Marie Berthoumieu occupe au sein de la chaîne ARTE la fonction de chargée d'édition et de production web. Durant quatre ans, elle a travaillé aux programmes et à l'antenne de France Inter. Elle écrit aujourd'hui des fictions radiophoniques et participe depuis deux ans au tournage d'un long-métrage documentaire dans le Haut-Doubs, en tant qu'assistante réalisatrice.

Laura El Makki travaille à France Inter depuis cinq ans, en tant qu'attachée de production et reporter sur des émissions culturelles. Par ailleurs, elle écrit des fictions radiophoniques et produit durant l'été, sur la même chaîne, des émissions littéraires. Elle a dernièrement coordonné l'ouvrage collectif *Un été avec Proust*, publié en coédition France Inter/Éditions des Équateurs.





## La nature dans le sang

La cime des arbres est à peine visible dans la nuit noire. Mais les rares morceaux de ciel qu'il aperçoit le confortent dans sa direction. Il approche, il en est sûr. Nul besoin de carte ou de boussole : ses pieds, déjà, reconnaissent le sol humide et moussueux. Ses mains, légèrement en suspension de part et d'autre de son corps, effleurent doucement les troncs d'arbres qui, l'entourant, lui indiquent le chemin. De temps à autre, il perçoit un battement d'ailes, le cri d'un hibou, ou la course d'une bête entre les feuillages : rien qui puisse l'inquiéter. Pourtant, sa respiration s'accélère, son cœur bat plus fort, son pas est plus pressé. Bientôt le lac de Walden et sa cabane. Bientôt, la tranquillité et la liberté... Encore quelques mètres et il sera enfin chez lui, entouré de verdure et d'animaux, du bruit de l'eau et du souffle du vent. Plus il avance, plus l'obscurité s'épaissit, mais elle ne le freine pas. Il pourrait, sans relâche, marcher dans le noir, ou les yeux fermés. Il sait qu'il ne peut pas se perdre dans ces bois trop familiers. Ils sont sa patrie, son foyer, ceux qui lui ont appris à respirer, à voir, et à toucher.

Ce soir-là, comme tant d'autres, la silhouette longiligne d'Henry David Thoreau s'enfonce dans le secret de la nature. L'homme laisse derrière lui l'effervescence de Concord, le souvenir d'un bon dîner, la chaleur du cercle familial et le réconfort des amis. À vingt-huit ans, il a toute la fougue d'un pionnier qui arpente pour la première fois la terre du Massachusetts, à la seule différence qu'il connaît cette région par cœur. Cette terre est son berceau de vie et de pensée, celle à laquelle il voue un attachement viscéral, et impérissable. Ses parents, John Thoreau et Cynthia Dunbar, qui sont également de véritables Yankees — natifs de la Nouvelle-Angleterre —, se sont rencontrés et mariés à l'église de Concord, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant de fonder une famille nombreuse. Le couple accueille Helen Louisa, en octobre 1812, suivie de peu par leur premier fils, John. David Henry — qui décidera d'intervertir l'ordre de ses prénoms à l'âge adulte — voit le jour le 12 juillet 1817, quelques années avant sa petite sœur, Sophia, la benjamine de la fratrie.

Les quatre enfants grandissent dans le respect de la foi protestante et l'admiration des grands textes littéraires. David Henry est particulièrement friand d'histoires, et s'en laisse volontiers conter. L'une de ses favorites est celle de son grand-père paternel, Jean Thoreau, qui le fascine. L'aïeul, fils d'un couple originaire du Poitou sur lequel David Henry sait peu de choses, est né à Jersey, au large de la Normandie. Il se fait appeler « John » et choisit pour

destin l'aventure. En 1773, il embarque sur un navire de commerce, laissant son île natale derrière lui pour rejoindre l'Amérique. Arrivé à Boston, il s'improvise corsaire, et monte sa propre affaire. Mais sa vie prend un nouveau tournant lorsque, au printemps 1775, il rejoint les troupes de la milice révolutionnaire de la petite ville de Concord, entourée de forêts et de rivières. Dans cette bourgade, ainsi qu'à Lexington, se prépare un soulèvement sans précédent. C'est là que prend racine la future indépendance des États-Unis, sur l'initiative des Treize Colonies de la côte Est du pays qui veulent se libérer du joug britannique. L'image du grand-père prenant les armes contre les forces anglaises hante la mémoire de David Henry et nourrit son imaginaire d'enfant. Lui aussi rêve de cette même liberté et de ces mêmes aventures. C'est probablement ce qui l'amènera, adulte, à faire ses propres choix sans se soucier de l'opinion des autres. Et dans ce qui deviendra le livre de sa vie, il apposera un précepte élémentaire, une sorte de devise, certainement inspirée par son ancêtre héroïque :

Ce qu'un homme pense de lui-même, voilà qui règle, ou plutôt indique, son destin<sup>1\*</sup>.

Après la naissance de leurs deux premiers enfants, les époux Thoreau peinent à s'établir durablement dans un lieu fixe et veulent tenter leur chance à Boston. La ville, située à une vingtaine de kilomètres à

\* Les notes bibliographiques ont été regroupées en fin de volume, p. 166.

l'est de Concord, les accueille pour un temps seulement. John, le père, la connaît bien : il y est né et a déjà essayé, quelques années auparavant, d'y établir son commerce d'épicier. Mais les projets du couple ne rencontrent pas le succès escompté, et la famille, endettée, revient rapidement sur ses pas. La maison de Mrs Mary Jones Dunbar, la grand-mère maternelle, devient leur refuge. Ils passent quelques mois dans cette ferme située en haut d'une petite colline, à l'écart du village. Ainsi à l'abri du besoin, le jeune couple participe aux travaux quotidiens, mais garde intacte l'envie de s'envoler et de s'enrichir à nouveau. La fièvre du changement les conduit à répéter l'expérience du déménagement, d'abord à Chelmsford — ville voisine de Concord —, puis de nouveau à Boston. Ces déplacements réitérés et éphémères sur les routes du Massachusetts permettent à David Henry d'effectuer ses premiers voyages. Il prend vite goût à ces courtes explorations, s'émerveillant de ce qui l'entoure et de cette nature somptueuse offerte à ses yeux gourmands de petit garçon. L'un de ses plus précieux souvenirs appartient à cette époque. David Henry a quatre ans, il est de retour de Boston avec sa famille. Sur le trajet, ils s'arrêtent près d'un lac, celui de Walden, à moins d'une heure de Concord. À l'ombre des pitchpins, ils prévoient de se restaurer avant de repartir. David Henry s'amuse au bord de l'eau et grimpe aux arbres pendant que son père et sa mère se reposent. Et quand il est l'heure de repartir, le garçon rechigne à rejoindre ses parents : il aimerait rester encore un peu à jouer

près du lac. Mais il ne se doute pas encore qu'il y reviendra. Cette escale impromptue dans les bois scelle, en fait, le début d'une véritable histoire d'amour entre la nature et lui. « C'est une des plus vieilles scènes restées gravées en ma mémoire<sup>2</sup> », écrit-il alors des années plus tard, revenant à la source de ce ravissement enfantin.

Et la halte se prolonge, pour le plus grand bonheur de David Henry, dans les environs de ce point d'eau. Ses parents, las de leurs échecs successifs, renoncent avec amertume à leurs rêves. Mais le printemps 1823 s'ouvre finalement sous de beaux auspices pour eux. Ils s'établissent définitivement à Concord, en bordure de Lexington Road, dans une belle maison de briques rouges. Le voisinage leur est familier, et la ville a gardé ce charme des petites bourgades de la Nouvelle-Angleterre, deux siècles après sa création. Elle compte moins de deux mille habitants à l'époque — près de vingt mille aujourd'hui —, mais elle regorge d'animations. Des diligences traversent quotidiennement les rues. Le port accueille fréquemment des bateaux transportant des cargaisons de marchandises. Les commerçants, les banquiers et les artisans contribuent également à favoriser les échanges et les rencontres. Au cœur de ce nouveau foyer plein de vie, David Henry folâtre au milieu de sa famille nombreuse : la fidèle grand-mère, l'oncle Charles, la tante Louisa Dunbar, mais aussi les trois sœurs du père, Maria, Jane, et Sarah. En compagnie de son aîné, John, dont il est très proche, il crapahute dans les forêts alentour,

chasse et pêche dans les nombreuses rivières qui encerclent la région. Très complices, les deux enfants découvrent ainsi les moindres recoins de cette nature à portée de main. L'écorce des arbres, la forme des feuilles, la couleur de l'eau : patiemment, ils apprivoisent le végétal et le minéral, accoutumant leurs yeux à des merveilles dont ils ne peuvent bientôt plus se passer. Pour la première fois, les deux garçons éprouvent véritablement leur liberté, grandissant dans une douce et innocente ivresse.

Le contact avec la faune et la flore devient peu à peu nécessaire au jeune Thoreau. Il aime marcher, contempler les arbres, écouter les animaux. Et il aime surtout se baigner. L'élément liquide le captive, et il y fait souvent référence dans ses œuvres, qui sont pour la plupart littéralement « traversées » par l'eau. Il suffit d'ouvrir au hasard l'une d'elles :

J'entends le bruit du ruisseau de Heywood qui se jette dans l'étang de Fair Haven, son qui apporte à mes sens un réconfort indicible. Il me semble vraiment qu'il coule à travers mes os. Je l'entends en moi avec une soif inextinguible. Il calme en moi une chaleur de sable. [...] Ainsi je suis lavé, ainsi je bois en étanchant ma soif<sup>3</sup>.

Cette eau nourricière, il a grandi auprès d'elle, il a l'habitude de longer ses rives, d'observer ses variations de teintes, de l'entendre ruisseler, d'y plonger sa main. Ainsi, il a l'étrange impression qu'elle le parcourt, que le liquide qui glisse entre

ses doigts coule presque dans ses veines, irrigue son corps. Tel un arbre qui pousse, David Henry, dix ans à peine, grandit lui aussi :

La nature se développait en même temps que je me développais et elle croissait avec moi. Ma vie était une extase<sup>4</sup>.

Lentement, par la seule force de ses sens, il prend ainsi possession de ce sol fertile, qui devient peu à peu sacré.

Étant dans la nature comme chez lui, le promeneur adolescent préfère la compagnie des arbres aux bancs de l'école dont ils sont faits, et manque volontiers la classe. Ses parents nourrissent pourtant beaucoup d'ambition pour lui, et l'inscrivent à la *public school*, dans laquelle il suit des cours à l'année. Son apprentissage se poursuit lorsqu'il intègre avec son frère l'école privée pour filles dirigée par miss Phoebe Wheeler. Mais Thoreau, qui n'aspire qu'à vadrouiller, regrette d'être confiné dans cet espace clos. Lorsqu'il se rend en classe, il en profite pour marcher pieds nus dans la rue. Cette pratique devient vite une habitude et il attend avec impatience la fin de la semaine pour gambader. Le dimanche, « *Suna-day* » — le jour du soleil —, demeure pour lui une douce récréation, dont il profite pour musarder, s'échapper du monde, ou plutôt « exister à peine, toute la sainte journée<sup>5</sup> ». À ses yeux, la nature est un terrain de jeux : été comme hiver, il l'explore, la goûte, et la considère comme son égale. L'un de ses tout premiers écrits

en témoigne. Il s'agit d'une rédaction, composée à l'âge de onze ans, et qu'il dédie aux quatre saisons. En quelques lignes, dans son cahier d'écolier, il raconte avec candeur le cycle de la nature : l'arrivée du printemps qui verdit les prés, les fruits qui commencent à pousser aux premiers rayons du soleil d'été pour tomber à l'automne et, enfin, la neige qui recouvre le sol et les arbres en hiver. La note qu'il a obtenue à ce devoir demeure inconnue. Mais une chose est sûre : en cette année 1828, il semble déjà avoir apprivoisé l'écriture tout en ayant fait de la nature son terreau de création littéraire.

Thoreau est bon élève et sa curiosité est satisfaite par la richesse des cours proposés à la Concord Academy, un établissement mixte construit grâce à la générosité des habitants les plus fortunés de la ville. Avec son frère et ses sœurs qui fréquentent la même école, il apprend le latin, le grec, mais aussi le français, ce qui lui donne l'opportunité de découvrir des auteurs tels que Voltaire, Molière ou encore Racine. L'enseignement de qualité qui y est délivré forge une génération de jeunes citoyens instruits, et contribue à faire du village un important foyer intellectuel. Cela va de pair avec la création du Concord Lyceum, un lieu public de conférences et de débats. Adulte, Thoreau y fera ses gammes comme orateur, devant un parterre d'auditeurs curieux. Ses interventions constitueront d'ailleurs l'une de ses principales sources de revenus. Mais l'adolescent n'en est pas encore là. Son cursus scolaire touche à sa fin, et ses parents, prêts à de



nombreux sacrifices financiers, le préparent à une brillante carrière. Il fait donc ses valises et part s'installer à Harvard, à quelques kilomètres à l'ouest de Concord.

## Les murs froids et humides de Harvard

Automne 1833. Il porte un costume vert que son père a fait tailler pour l'occasion. Un costume trop large pour l'adolescent fluet qui vient de fêter ses dix-sept ans et qui s'apprête à faire son entrée dans la cour des grands. Fondée deux siècles plus tôt dans la ville de Cambridge à côté de Boston, Harvard est la plus ancienne université des États-Unis. Mais quand Thoreau vient s'y établir, elle n'a pas encore la réputation qu'on lui connaît aujourd'hui. Contrairement à Yale, Dartmouth ou Union, la faculté est très provinciale et n'attire que les étudiants des environs. C'est le cas du jeune Thoreau, qui quitte sa famille pour la première fois. Son frère aîné, John, brillant élève lui aussi, n'a pas cette chance. Pour des raisons qui demeurent obscures, c'est David Henry qui fut proposé au concours d'entrée, sur l'insistance de sa mère et de ses tantes qui l'aident à financer ses études lorsqu'il intègre l'institution. Il passe quatre ans entre ces murs qu'il décrit comme « froids et humides<sup>1</sup> » ; quatre années durant lesquelles il peine à trouver sa place. Assez solitaire, il décline les invitations aux soirées

organisées par les clubs étudiants. À l'inverse de son grand-père maternel, Asa Dunbar, qui avait conduit la première révolte estudiantine pour protester contre la qualité déplorable des petits déjeuners à Harvard en 1766, Thoreau reste en marge de tous les mouvements de groupes, préférant l'intimité de la lecture à l'engagement collectif. Les rébellions qui surviennent avec fracas sous ses yeux ne lui importent guère. Il fait même le vœu suivant : « Puissé-je passer dans la vie inaperçu et ignoré<sup>2</sup>. »

Les cours qu'il suit lui offrent l'occasion de continuer son apprentissage du grec, du latin et de langues européennes, mais aussi de s'initier à la rhétorique, à la philosophie, et d'approfondir ses connaissances en mathématiques, en géologie, ou encore en botanique. Mais si l'enseignement est riche, tous les professeurs n'ont pas l'envergure d'Edward Tyrel Channing. Spécialiste de l'art oratoire, il est l'un des premiers à encourager Thoreau à écrire. La pensée de l'étudiant est ainsi stimulée et prend forme dans les exercices de dissertations et les débats lancés par le professeur. Les deux hommes restent indirectement liés par la suite, puisque le neveu de Channing, le poète William Ellery Channing, va devenir l'un des meilleurs amis de l'écrivain. Ces deux-là auraient pu se rencontrer dans les couloirs de Harvard, mais le très indépendant Channing avait déserté un peu trop tôt l'institution, ne voulant pas se soumettre au règlement.

Le quotidien est parfois rude, et n'épargne pas l'étudiant dont la bourse ne suffit pas à couvrir tous les frais. Il est contraint de se priver parfois du strict nécessaire, allant même jusqu'à renoncer à s'acheter du pain pendant un mois<sup>3</sup>. Et la maladie enrayera bientôt cette scolarité précaire. Au cours de sa deuxième année, Thoreau manque certains cours, faute d'énergie. Une fois rétabli, il décide de s'éloigner un temps de Harvard, puisqu'il ne parvient plus à payer ses traites. Cette pause est l'occasion pour lui d'enseigner six semaines à Canton, au sud de Boston. Là-bas, il est logé chez Orestes Brownson, un pasteur unitarien, fervent admirateur des idéalistes allemands et des romantiques anglais et français. Dès le premier soir, les deux hommes entament des discussions enflammées qui les conduisent à se coucher tard dans la nuit. Et le scénario se répète ainsi les jours suivants. Parfois, après le dîner, Brownson donne des leçons d'allemand à Thoreau ou partage avec lui ses impressions de lecture. Nul doute que ces quelques semaines fécondes en méditations marquent durablement le penseur en herbe.

De retour à Harvard avec quelques économies en poche, Thoreau s'acquitte de ses devoirs d'étudiant : il travaille lorsque cela lui est nécessaire, mais ne se distingue pas par son assiduité. C'est d'ailleurs ce que lui reprochent certains de ses enseignants qui considèrent qu'un élève boursier doit s'investir pleinement dans les études qui lui sont offertes. Charles Stearns Wheeler, le compagnon de

## ANNEXES

<i>Repères chronologiques</i>	161
<i>Références bibliographiques</i>	163
<i>Notes</i>	167



Henry David  
Thoreau  
Marie Berthoumieu  
et Laura El Makki

Cette édition électronique du livre  
*Henry David Thoreau*  
de Marie Berthoumieu et Laura El Makki  
a été réalisée le 8 septembre 2014 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 978-2-07-045593-5 - Numéro d'édition : 257295).  
Code Sodis : N56980 - ISBN : 978-2-07-249964-7.  
Numéro d'édition : 257297.